

Pierre Poivre - Lettres de La Fréta

=====

Les lettres de Poivre à Galles, sont toutes écrites depuis La Fréta, nous en extrayons les passages dans lesquels Poivre parle du temps qu'il fait, de l'état des cultures et de son affection pour « sa Fréta »..... **Page 1.**

Pendant toute sa retraite à La Fréta, Poivre a entretenu une correspondance avec Jean-Nicolas Céré, son ami, administrateur du jardin du Roi de Monplaisir. Les lettres de Poivre témoignent de son appétit insatiable pour obtenir des plants et graines pour son jardin de La Fréta. ... **Page 5.**

Des extraits de lettres de Poivre au ministre Bertin montrent qu'il ne cessa d'effectuer des expériences d'acclimatation de toutes sortes d'espèces végétales exotiques. Une lettre, citée in-extenso, montre l'attention que Poivre portait à ses voisins les plus modestes. Ici le fils du maréchal-ferrant de Couzon **Page 8.**

Quelques mots de Mme Poivre, en particulier une brève note concernant les habitants de St Romain. Elle rapporte les efforts de Poivre pour adoucir les corvées qu'ils subissaient alors. **Page 11.**

*

Lettres à Galles¹

ou

Nouvelles du temps et des cultures.

Le 24 août 1776.

Vous me demandez des nouvelles de nos plantations : elles réussissent à force de soins, malgré la contrariété des saisons. En général, nous manquons cette année de fourrage, nous avons eu peu de blés, point de grains de mars, nous aurons peu de vin. Mes arbres fruitiers réussissent et nous aurons beaucoup de fruits.

Le 22 octobre 1776.

Je viens de finir mes vendanges qui n'ont pas été abondantes. Dans tout le pays, nous n'avons recueilli que le tiers de l'année dernière. Le vin sera bon, le raisin s'est trouvé parfaitement mûr et nous avons eu très beau temps pour vendanger. J'espère bien que quelque jour, vous nous ferez le plaisir de venir vendanger avec nous.

¹ Les lettres de Pierre Poivre et de sa femme Françoise à Jean-Marie Galles sont intégralement transcrites dans *Archives d'Angers, lettres à Galles.*

Le 5 janvier 1777.

Le froid me rend paresseux et la brièveté des jours en cette saison me laisse à peine le temps de voir à mes petits travaux champêtres qui vont toujours leur train malgré les neiges et la rigueur de l'hiver. Je profite de la gelée pour faire transporter des terres dans mes vignes, pour faire creuser des fossés, couper du bois et disposer tout pour la belle saison. Les pays de vignobles comme le mien manquent toujours de bras au retour du printemps, lorsque les travaux de la campagne pressent de toute part. Dans cette saison j'ai des journaliers tant que je veux, j'occupe les hommes et même les enfants du village qui dans cette saison ont plus besoin que jamais de trouver quelqu'un qui les occupe. Au reste je n'ai point de goutte et nous nous portons tous bien au milieu des neiges et des glaces, mieux que nous ne serions si nous habitions notre ville qui est une Babylone comme celle que vous habitez.

Le 23 décembre 1777.

On dit que le froid et la gelée sont un remède contre cette vilaine maladie, ainsi j'espère en être incessamment délivré, car notre hiver s'annonce bien, il gèle ici depuis plus de 15 jours et nous avons actuellement sept à huit pouces de neige sur la terre. Elle tombe toujours.

Le 8 mai 1778.

J'espère que le retour de la belle saison dont nous jouissons me rendra entièrement la santé. Nous jouissons ici d'un beau printemps, toutes nos récoltes s'annoncent bien excepté celle des seigles qui paraissent avoir manqué, sans qu'on sache pourquoi. Nous aurons beaucoup de fruits. La Fréta est d'une beauté ravissante et les vergers d'Alcinoos n'étaient sûrement pas plus délicieux que le sont ceux de mon ermitage. Je voudrai bien vous y posséder au moins quelque temps. La présence d'un vrai ami embellit le lieu le plus aride, elle ajouterait infiniment aux charmes du séjour enchanté que la Providence m'a donné.

Le 14 mai 1778.

Je commence enfin à pouvoir marcher assez librement et à jouir des agréments de la campagne. Nous avons le plus beau printemps qu'on puisse imaginer et ma Fréta est d'un brillant qui ravit. Toutes nos récoltes s'annoncent bien.

Ce 13 août 1778.

Nous éprouvons ici une sécheresse et des chaleurs aussi fortes que celles de l'Isle de France. Ce trop beau temps nous promet du bon vin : mais il fait renchérir toutes les autres productions de la terre. On n'espère ni second foin, ni blé noir, ni mahis, ni raves. Le blé, la paille, le foin et tous les menus grains renchérissent. La récolte des soies a été si abondante que cette matière, la base de nos principales manufactures de Lyon, a diminué tout à coup de 25 pour cent. Le commerce de notre ville en profitera peut-être pour se remonter : mais on craint des faillites de la part des accapareurs des soies des dernières années. Ces chaleurs sont favorables à mon tempérament gouteux.

Ce 1^{er} octobre 1778.

J'avais mes champs, mes bois, mes vignes et tant de plantations nouvelles à visiter, d'ailleurs un si beau temps, qu'il ne m'a pas été possible de me tenir renfermé encore pour écrire à mes amis. Voilà le triste hiver qui succède à la belle mais trop courte saison qui vient de passer comme une ombre, je ne pourrai plus courir mes champs et je serai bien forcé de redevenir casanier. Nous allons faire nos ven-

danges lundi prochain 5 de ce mois. Ce sera notre dernière récolte qui suivant les apparences sera assez belle, après cela il faudra me tenir auprès de mon feu jusqu'au retour du printemps, ce sera bien long.

Le 13 janvier 1779.

Je gèle de froid dans mon cabinet où je n'ai pas de feu, le thermomètre de Réaumur était avant hier à 7 heures du matin à 9 degrés au dessous de zéro, hier à 6, dans ce moment à 5. Nous avons depuis le jour de l'an un beau froid sec avec le plus beau soleil tous les jours. La terre est gelée à 14 pouces de profondeur, j'en fais porter dans mes vignes, cela m'occupe dans ce moment. Je suis à la tête de tous les enfants du pays qui gagnent leur vie à porter cette terre. Notre Saône est gelée entièrement depuis 6 jours, des charrettes la traverseraient sur la glace. Je vais geler aussi si je ne finis pas.

Le 4 mai 1779.

Je me reproche tous les jours, mon cher ami, d'être si longtemps à vous donner de mes nouvelles, mais le retour de la belle saison me fournit une si grande multitude de petites occupations dans mes champs que je n'ai pu jusqu'à ce jour me renfermer une heure dans mon cabinet pour vous écrire. Je vous avoue franchement ma faiblesse et mon goût pour toutes les jouissances que me fournit, dans cette agréable saison, mon ermitage. Enfin tout est semé, planté, transplanté, traité, approprié, les fruits ont succédé aux fleurs et il ne me reste plus qu'à entretenir et à attendre la maturité de chaque production. Cette vie qui me sépare pour ainsi dire de la société des hommes me plaît infiniment. Je deviens un peu sauvage : mais je m'aperçois que je jouis plus de moi-même, que mon entretien presque continuel avec la nature seule ou plutôt avec celui qui en est le moteur universel, me rend davantage ma qualité d'être pensant. Je sens bien que mes occupations ne me mènent à rien de brillant, que mes jouissances n'ont que de petits objets : mais elles sont innocentes, sans trouble, sans remords. Les jouissances les plus brillantes des hommes en place ne sont également que des niaiseries, des frivolités, et satisfont encore moins l'âme que les miennes. Enfin je suis content de ma vie d'ermite et je n'ambitionne rien au delà.

Le 7 avril 1780.

Les travaux de la campagne sont si arriérés cette année par la continuité des neiges et de la gelée pendant tout le mois de février, que j'ai bien de la peine à réparer le temps perdu pour toutes mes petites opérations rurales qui pressent toutes à la fois : mais je commence enfin à me débarrasser et je vais vous répondre.

Le 8 octobre 1781.

J'étais bien inquiet de ne plus recevoir de vos nouvelles depuis un temps infini et j'attendais la fin de mes vendanges pour vous en demander. Je les ai finies la semaine dernière et je commence celle-ci par m'entretenir avec vous.

Le 23 septembre 1782.

Nous avons éprouvé cette année des saisons fâcheuses et très dérangées. La santé s'en est ressentie, ma femme a été très incommodée par des rhumes et plus encore par des douleurs rhumatismales. J'ai eu la grippe comme tout le monde dans ce pays-ci, et je suis aujourd'hui enrhumé de nouveau très fortement. Nous avons éprouvé en juillet les chaleurs de l'Isle de France, puis tout à coup le thermo-

mètre est descendu au tempéré. Nous avons beaucoup de maladies dans la ville et dans les campagnes. Jusqu'ici nos récoltes ont été mauvaises. Peu de foins, moins encore de blé, point de menus grains. Je ne sais ce que les pauvres deviendront l'hiver prochain. Enfin il vient de pleuvoir et nous espérons des vendanges passables : mais dans ce pays-ci le vin est une récolte bien mince. Elle n'a pas de débit, les entrées à la ville coûtent le double de la valeur de cette triste denrée dont les frais d'ailleurs sont immenses. Nous n'avons pas eu de fruits et je crois être le seul dans la province qui ait conservé mes pêches d'espaliers dans une certaine abondance.

Le 6 novembre 1782.

Je viens d'essayer un accès de goutte violent, après la goutte est survenu un fort érysipèle à la jambe, puis des médecines, puis mes vendanges, puis le tirage de mes vins qui cette année ont été d'une lenteur extraordinaire à se faire. Enfin me voilà débarrassé et il ne me reste qu'un peu d'érysipèle qui me quitte très lentement. Cette année qui a été contraire à toutes les productions de la terre par ses vicissitudes subites du chaud au froid, a causé beaucoup de maladies et soit à la ville soit dans les campagnes, il est mort plus de monde que les autres années. Je ne sais ce que vont devenir les pauvres cet hiver. Toutes les denrées sont d'une cherté excessive. Notre mesure de blé que nous nommons ici bichet pesant 60 livres de froment, coûte actuellement 8 Livres et le pauvre paye ce prix pour du mauvais froment qui ne pèse que 54 livres la mesure. Tout le reste est cher dans la même proportion. Le commerce obstrué par la guerre et par les impositions de toutes espèces n'emploie que peu d'ouvriers, de proche en proche tous les travaux sont restreints et le pauvre ne peut gagner sa subsistance.

Le 19 avril 1783.

Ce n'est pas le Rhône, mais bien la Saône qui a débordé considérablement ici. Ni la ville ni nos campagnes n'en ont souffert beaucoup : mais ce qu'il y a de fâcheux pour notre ville c'est que le commerce la quitte, c'est qu'il n'y a point d'argent et qu'elle a essuyé, à ce dernier paiement des soies, des banqueroutes pour des sommes énormes. Il n'y a plus de sûreté pour le crédit et les dépôts.

Le 12 juin 1783.

Tout jusqu'ici annonce à nos campagnes une année abondante.

Le 3 juillet 1783.

Nous avons essuyé ici des pluies continuelles pendant les mois de mai et de juin. La Saône et le Rhône ont débordé, toutes les sources ont donné comme en hiver. A la fin des pluies, un brouillard continu a régné, la chaleur est revenue, les blés couchés se relèvent, et nous aurons d'abondantes moissons. Il y aura suivant les apparences, abondamment de tout. Les foins ont été un peu mouillés mais il y en a beaucoup. On moissonne à force depuis lundi et la chaleur est grande.

Le 23 juillet 1783.

Depuis la cessation des pluies à la fin de juin dernier, nous éprouvons ici des chaleurs considérables et soutenues, l'atmosphère a été continuellement chargée de vapeurs épaisses et nous essayons de fréquents tonnerres et quelquefois de la grêle. Le tonnerre a tué plusieurs personnes dans la Bresse et en Bourgogne. On a même ressenti en divers lieux, le long du rivage de la Saône, une légère secousse de tremblement de terre, il y eut dimanche passé huit jours, vers les 10 heures du matin.

Au reste, nous avons eu de belles moissons et il paraît que cette année sera abondante. Le blé diminue dans tous les marchés. Il y a abondance de fruits et les vignes promettent beaucoup. La récolte des soies a été bonne.

Le 25 janvier 1785.

Ma santé fort délabrée par la rigueur de l'hiver dernier, n'avait pu se rétablir pendant l'été qui l'avait suivi, et mon médecin craignant que je n'eusse pas la force de résister à un nouvel hiver s'il se trouvait aussi rigoureux que le précédent, m'a décidé à le venir passer avec toute ma famille sous le beau climat d'Hyères. J'ai donc quitté mon cher ermitage de la Fréta le 25 octobre et je suis arrivé ici sans accident le dernier jour du même mois. [...] Je compte séjourner ici, encore tout le mois de février prochain. D'ici, j'irai passer le mois de mars à Marseille, puis après Pâques et dans les premiers jours d'avril, je m'acheminerais pour retourner à la Fréta, hors de laquelle point de salut.

Le 24 mai 1785.

Je n'avais pas pu prendre mieux mon temps que je ne l'ai fait pour aller passer mon hiver à Hyères car dans notre province de Lyonnais, l'on a éprouvé un hiver plus long et plus abondant en neige qu'on n'en avait essuyé de mémoire d'homme. A ces neiges a succédé en avril un vent de nord violent qui a desséché nos environs ce qui a renchéri le fourrage. Le foin qui se vend ordinairement dans cette saison un écu le quintal, est monté tout à coup à six livres : mais heureusement nous avons eu de la pluie la semaine dernière et nos campagnes sont redevenues riantes.

* * *

Lettres de Pierre Poivre à Jean-Nicolas Céré²

Pierre Poivre a quitté l'Isle de France en fin d'année 1772, et après une période de désordre, le jardin du Roi de Monplaisir a été confié à Jean-Nicolas Céré. Celui-ci poursuit l'œuvre de Poivre en y acclimatant les espèces les plus variées de tous les continents, mais, de plus, il entretient des pépinières pour les multiplier et fournir à des demandes qui lui proviennent de partout.

Installé à La Fréta, Poivre entretient une correspondance avec son ami Céré dans laquelle les plantations au Jardin du Roi occupent la première place. Bien sûr parce que c'est là que les plants des précieuses épices muscade et gérofle y sont multipliés, mais toutes les autres plantations (Poivre les appelle ses enfants) font également l'objet de leur commune attention.

Le jardin de La Fréta est devenu le nouvel espace d'expérimentation pour ce passionné d'agriculture. Et il ne va cesser de réclamer à son ami des plantes et des graines. Mais la culture en pleine terre est impossible pour beaucoup d'espèces, il doit donc se restreindre à des plantes de taille modeste qu'il peut cultiver en bac et pot dans la serre qu'il a fait construire à cet effet.

L'extrait de cette correspondance témoigne de l'appétit insatiable de Poivre, cultivateur-expérimentateur invétéré. On ne sera donc pas étonné qu'à sa mort, lors de l'inventaire, le grand salon de La Fréta se soit trouvé envahi, en ce mois d'hiver, de centaines de pots aux plantations indiscernables.

== =

² Extrait de la correspondance entre Pierre Poivre et Jean-Nicolas Céré publiée dans la Revue historique et littéraire de l'Île Maurice, sous le titre *Lettres inédites de Poivre et de Céré*. (N°13 à 28 en 1890), et retranscrite sur ce site.

Poivre à Céré, La Fréta, 1er novembre 1777.

[...] M. Thomé qui m'a fait l'amitié de venir me voir à la Fréta, m'a dit qu'un des citronniers de Combava que vous aviez eu la bonté d'embarquer pour moi sur la *Belle Poule* était arrivé vivant, que M. de Ternay et lui en avaient eu bien soin pendant la traversée, et l'avaient remis à M. de Gargas³ à leur arrivée à Lorient. Je n'en ai pas eu d'autres nouvelles, et j'ai écrit à un de mes amis à Lorient d'aller voir M. de Gargas, et dans le cas où il trouverait le citronnier encore vivant, décider M. votre beau-frère à m'en faire l'envoi par le premier roulier qu'expédieraient pour Lyon nos négociants lyonnais qui sont actuellement à la vente de Lorient.

Je vous remercie, mon cher Céré, de cet envoi qui me fera grand plaisir, s'il arrive à bien. De toutes les productions de vos isles, je ne désire que cette espèce de citronnier, le citron galet, la vanga-saye ou petite orange mandarine, et le litchi en arbres, parce que ce sont les seuls que je puisse espérer de voir réussir chez moi, avec le secours de ma serre pour l'hiver. Pour tout le reste je ne vous demande que des graines, surtout de vos différentes espèces d'indigo. Je pense que M. de Cossigny en a de toutes les espèces de Madagascar. Je désire principalement la grosse espèce de Madagascar ; je crois que des graines de votre vétiver réussiraient ici.

[...] Je n'ai point eu de santé cette année. La saison a été dérangée. L'hiver et le froid ont duré depuis octobre de l'année passée jusqu'à la fin de juillet de celle-ci. Ce climat-ci est bien mauvais en comparaison de celui sous lequel vous vivez, heureux cultivateur qui ne craignez ni gelée, ni grêle, ni pluies froides, lesquelles cette année ont enlevé tous nos fruits et la plus grande partie de nos récoltes. Ma femme comme mes filles se portent bien.

Poivre à Céré. A la Fréta, ce 24 avril 1778.

[...] Votre envoi de citronniers de Gombava et autres que vous aviez adressés l'année dernière par la *Belle Poule* à M. de Gargas pour moi n'a pas réussi. M. Thomé m'avait dit ici avoir bien eu soin du citronnier dans la traversée et qu'il l'avait remis vivant à M. votre beau-frère, mais lorsque j'ai voulu le faire venir de Lorient, M. de Gargas a dit qu'il était arrivé mort et que de votre envoi il n'y avait de vivant qu'un petit jambon rosade⁴ qu'il avait envoyé en dépôt dans la serre de M. le Docteur Galloys. J'ai fait prier M. Galloys de le garder et d'en disposer. Il n'y a dans vos îles que les citronniers, oranges et litchi que je puisse espérer de cultiver avec succès dans la serre d'oranger ; ainsi sans vous décourager par ce premier manque de succès, je vous demande de nouveau le citronnier de Combava, le citronnier galet, la vancassaye ou petite orange mandarine de Madagascar ou de Bourbon avec le litchi de la meilleure espèce. Je pense que des pépins mis dans de la terre tous frais dans une petite boîte ou dans un flacon pourraient arriver à bien.

Poivre à Céré Lyon, 30 septembre 1778.

P. S. Quand il sera possible de m'envoyer les arbres et graines que je vous ai demandés, je compte sur votre amitié. Envoyez-moi des graines du grand indigo de Madagascar.

Poivre à Céré. Lyon, 19 novembre 1778.

[...] Je vous ai demandé quelques graines du grand indigo de Madagascar. Réservez pour le temps de la paix tout autre envoi que je vous aurais demandé.

Poivre à Céré. Lyon, 27 août 1779.

[...] A la paix je vous demanderai pour moi graines et plantes, surtout des litchis et des vangassayes ou petites mandarines.

³ Beau-frère de Nicolas Céré

⁴ *Jambo / Jambos / Jambou* : fruit d'un arbre des grandes Indes, appelé par les Français *pommes roses*, *jambes rosades*.

Poivre à Céré - Lyon, le 17 février 1780.

[...] Je reçois dans le moment, mon cher ami, le paquet de graines que vous m'avez fait l'amitié de m'adresser par la voie de M. Rose à Lorient

[...] Les graines me feront grand plaisir. Je compte que tout lèvera à la réserve des pépins de citronniers de Combava et de ceux de vangassayes. Ces pépins ne peuvent guère se conserver que dans la terre ainsi que les noyaux de litchi. Faites-moi le plaisir de me ramasser du grate-cul de votre rose de Chine simple à fleurs cramoisies veloutées. Nous ne l'avons pas en France. Je vous rendrai compte du succès de vos graines.

Poivre à Céré - Lyon, le 1er février 1781.

[...] Je vous ai déjà marqué que j'avais reçu par duplicata les graines que vous m'aviez fait l'amitié de m'envoyer. Ces graines sont arrivées parfaitement conservées, mais les germes de la plupart se sont trouvés desséchés, et il ne m'a levé que 4 ou 5 graines dont une du grand indigo de Madagascar qui a porté graine trois fois dans l'été dernier en pot, deux ou trois graines de petit indigo à fleur gris de lin qui ont fleuri et m'ont pas grainé, un hévis qui a poussé à la hauteur de trois pouces ; je ne sais encore s'il échappera à l'hiver, quoique dans ma serre d'oranger qui est bonne. Il est possible que les autres graines que je conserve soigneusement dans des pots lèvent cette année. Cela arrive souvent à des graines étrangères. Je crois vous avoir déjà écrit que les graines de citron, champac, d'alanguilane, d'hevis et autres que vous m'avez envoyées dans de simples cornets de papier fussent arrivées plus fraîches avec leurs germes mieux conservés mis entre des couches de terre, de sable ou de cendre tamisée, dans une boîte ou un petit flacon ou simplement un nœud de bambou. Je désire fort qu'à la première occasion vous me fassiez le plaisir de m'envoyer les mêmes graines de la manière que je vous indique ci-dessus et que vous y ajoutiez des noyaux bien frais de letchy de la meilleure espèce, des baies du buis de Chine, des grate-culs de votre belle rose veloutée cramoisie de Chine, de votre rose tricolore du Sinara, du falsé, du meyaconchy, en un mot, des noyaux, baies et graines de vos fruits surtout, et de vos fleurs agréables. Quand je vous demande des graines ou noyaux de vos fruits, je n'entends parler que de ceux qui, comme les citronniers, peuvent porter fruits dans des caisses et être fermés l'hiver dans une serre. Le letchy est de ce nombre, mais non le manguier ni l'hevy et autres grands arbres. Notre climat ne permet pas de tenter la culture de ces hautes productions. De tous vos fruits celui que je désire le plus, c'est le litchy, parce que je suis persuadé qu'il réussira ici, comme l'oranger, dans des caisses. J'en ai vu en Chine dans de grands pots chargés de fruits. J'ai vu aussi à Manille des champacs et des alangnilanes en fleurs dans des pots. Quant aux citronniers de Combava et autres, aux vanguardilles, je suis très persuadé qu'ils réussiront. J'ai apporté ici du Cap de Bonne Espérance deux orangers d'espèce excellente que vous n'avez pas et qui réussiront parfaitement. Nous n'avions pas en France cette espèce. Je les ai beaucoup multipliés par la greffe à l'écusson et j'en ai envoyé au jardin du Roi à Hyères en Provence.

[...] je vous prie d'avance de m'envoyer par lui deux jolis plants de letchy avec une instruction pour les bien conserver dans la traversée. Je compte assez sur son amitié pour être assuré qu'il me les apportera jusqu'à Lorient en bon état. [...] Vous devez avoir un petit et très petit oranger en buisson épineux à petit fruit rouge, gros comme une petite cerise. Si vous pouviez m'en envoyer des pépins ainsi que des calacs, vous me ferez plaisir.

Poivre à Céré. - 1er septembre 1783.

[...] J'espère bien que vous me ferez passer de nouvelles graines des espèces que je vous ai demandées précédemment, et dont vous m'avez envoyé plusieurs dont aucune n'est levée à l'exception des indigos. Vous avez pris une précaution inutile en mettant vos graines dans un flacon de verre qui a cassé en chemin. Je voudrais recevoir de vous des vanguardilles, des citrons galets et de combava, dans le fruit, ainsi que des litchis, des grate-culs de roses cramoisies de Chine. Je pense que ces fruits bien encaissés dans des papiers ou dans des balles de riz se sécheraient en chemin, et que la graine s'en conserverait mieux dans le fruit. Quelques-uns arriveraient peut-être encore un peu frais. Ce serait peut-être trop vous demander que de vous demander des plants de ces arbres. Pourvu que la caisse soit petite, et de transport facile, j'aurai plus de confiance dans la mousse fraîche pour envelopper les racines que dans

la terre qui s'en détache et laisse les racines à sec. Au reste je m'en rapporte parfaitement à votre intelligence pour tout ce que vous pourrez m'envoyer et sur la meilleure manière.

7 mars et 11 août 1785. « Extrait de deux lettres de Poivre à Céré »

[...] Dans le voyage que j'ai fait en Provence, j'ai passé à Toulon où, muni d'un ordre de M. de Suffren, j'ai retiré mon litchi qui était en assez bon état.

[...] Mon litchi que j'ai envoyé à L'Affreta⁵ a souffert en route ; il a fallu lui couper. Il commence à repousser, mais l'hiver nous talonne, et je crains bien cet hiver,

* * *

Lettres de Pierre Poivre au ministre Bertin⁶

Lyon, le 27 novembre 1764. [à M. Parent, premier commis de Bertin. Ce dernier a adressé à Poivre et au frère de M. Parent deux chinois auxquels ils doivent présenter l'état de l'artisanat et de l'industrie de leur province]

Vous avés fait, mon cher Monsieur, une très bonne affaire en nous envoyant vos deux élèves chinois. Ils sont arrivés ici en très bonne santé. Dès que j'ai sçu leur arrivée, j'ai tout abandonné à ma campagne où la besogne ne manque pas dans ce tems de semailles et de vendanges, [...]

Tous nos tirages sont finis depuis plus d'un mois dans ce pays-ci. Pour moi il y a longtems que je n'ai plus ni fileuse ni cocou, ce qui me fâche bien. Mais je compte les avoir dimanche à la Fréta, je leur ferai voir mon rouet et tous mes ustensiles et je tâcherai de leur expliquer de mon mieux l'art du filage.

A la Fréta, le 26 juin 1777

Le cardamome est un objet de commerce pour l'Asie dont les habitans en consomment beaucoup en le meslant avec leur béthel. L'autre graine est celle de la Zédoaire apportée de Madagascar à l'Isle de France. C'est sa racine qui est un objet de consommation pour la médecine. Les naturels de Madagascar qui la nomment Volengo, en mettent dans leur ris et dans tout ce qu'ils mangent. C'est une racine aromatique comme le gingembre. Les fleurs de ces deux plantes sont bleues et d'une forme singulière. Je vais en essayer la culture. Je n'avois pu semer que l'année dernière les graines de Chine que vous aviés eu la bonté de me faire donner l'année précédente. Trois espèces seulement avoient poussé, le mûrier et deux variétés de concombre qui ont fleuri, leurs fruits ont noué, mais ne sont pas parvenus à maturité, ce sont de bonnes espèces que nous n'avons pas en France et que je regrette. L'hiver a également fait périr les jeunes mûriers qui s'étoient annoncé avec de la bien bonne feuille meilleure que tout ce que nous avons ici.

Il ne faut pas, Monseigneur, vous décourager pour ce manque de succès, dans notre premier essay ; l'année dernière les graines du païs n'ont pas mieux réussi chez moi que celles de Chine. Les vents de nord qui ont régné presque toute l'année ont été fort contraires à la végétation et à toute espèce de semis.

⁵ Cette lettre est dictée à Mme Poivre qui utilise systématiquement cette orthographe.

⁶ Henri-Léonard Bertin, Contrôleur général des Finances, puis Secrétaire d'État. Lettres extraites de *Les correspondants de Bertin*. Transcription d'Henri Cordier d'un manuscrit l'Institut de France (Ms 1518) éditée dans la revue T'oung pao, vol. XV juillet 1914 p 307-338.

A La Fréta le 23 octobre 1778.

Vous avés eu la bonté l'année dernière de me faire part des graines que nos missionnaires vous avoient adressées de la Chine. La saison étoit trop avancée lors que je les reçus, pour les semer la même année. Je n'ai pu les semer que le printemps dernier et je vais vous rendre compte du succès de ces graines.

De toutes les espèces qui m'avoient été adressées de votre part, huit seulement ont réussi. Sçavoir trois différentes sorte de giraumont dont un long fort gros à écorce d'un vertfoncé, un de moins gros volume à écorce rayée de vert et de jaune, un troisième dont le fruit a la forme d'un melon. Une calebasse singulière d'une grosseur moyenne et brodée extérieurement par des excroissances semblables à des verruës.

Une seule plante de *pé-tsai* d'une très grosse espèce que je conserverai pendant l'hiver pour la faire grainer au printemps prochain.

Quelques petits haricots ou phaséoles de peu de valeur qui n'ont porté que cinq ou six cosses dont les fèves ont parfaitement mûri. Ces haricots sont fort petits, de couleur brune, je ne les juge pas de bien bonne qualité. Il y en a en Chine une espèce excellente qui donne beaucoup et dont les cosses n'ont pas de fil.

Il s'est trouvé dans le paquet qui m'avoit été adressé de votre part plusieurs cornets de même espèce, d'une petite graine parfaitement semblable à celle de l'amarauthe ou crête de cocq ; cette graine a bien levé et a poussé comme mauvaise herbe. C'est un *Blittum*, espèce de légume très commun en Chine estimé dans nos colonies des Indes et de nos Isles où on le mange comme des Epinards. Quoique les Chinois et nos colons des Indes en fassent grand cas, je l'ai fait arracher avant qu'il ait donné sa graine, parce que c'est un légume d'un goût grossier en comparaison de nos épinards et que si je l'avois laissé grainer, je n'aurois plus été le maître de la détruire dans mon jardin.

Ce que j'ai eu de mieux, à ce que j'espère, c'est une plante dont la feuille ressemble un peu à celle de notre rose mauve plus allongée, que je crois être une fleur agréable disposée en ombelle d'un beau rouge vif que j'ai souvent admirée dans les jardins de la Chine et dont j'ai oublié le nom. Cette plante n'a pas fleuri mais j'en ai transplanté dans des pots pour la conserver l'hiver dans la serre et la faire fleurir l'année prochaine. J'en laisse plusieurs en pleine terre pour essayer si elle résiste aux gelées. Elles en ont déjà essuyé deux la semaine dernière sans souffrir aucunement. Si cette plante réussit, ce sera une nouvelle acquisition, nous ne l'avons pas encore. J'aurai l'honneur de vous en rendre compte l'année prochaine.

Mr. de Jussieu, démonstrateur au Jardin royal des Plantes qui est venu à Lyon voir sa famille, retournera à Paris à la fin du mois et sera porteur d'un paquet de graines de *pè-tsai*, cueillies dans mon jardin, sur des plantes provenantes de graines chinoises. Ce Mr. s'est chargé de faire remettre le paquet à votre hôtel.

[...] Mes questions se réduisent à quatre, sçavoir, sur l'art des indigotiers chinois, sur le borax, sur le salpêtre, sur le tirage des soies de Nanquin. J'y ai joint une notte des graines les plus essentielles à demander en Chine. Je vous supplie, Monseigneur, de vouloir bien appuyer de votre recommandation les questions que je propose et dont vous sentirés l'utilité, ainsi que les demandes que je fais des graines les plus utiles, avec l'indication de la meilleure manière pour les faire parvenir en bon état.

Je vous prie d'avance de me faire une petite part dans ce tems de l'envoi qui vous sera fait et de me communiquer surtout la réponse aux questions sur l'art de l'indigoterie. Je suis persuadé suivant la méthode des Chinois, nous réussirons à faire sans peine et sans beaucoup de frais du bon indigo en France. J'en ai chés moi la plante naturelle au produit.

A La Fréta, 20 février 1778.

Le *pè-tsai* chinois est donc notre cardé de poirée, dont les Chinois font grand cas, tant parce qu'ils sont très pauvres en légumes, que parce que celui-ci est en effet l'un des meilleurs qui se trouvent dans leurs jardins. [...]

J'en avois tiré des graines de Chine, pour mes jardins de l'Isle de France, où je n'en faisais pas cultiver d'autres. J'en ai apporté en France et je la cultive à la Fréta où elle réussit parfaitement ; elle est plus belle et meilleure que nos cardes de poirée ordinaires.

[...]. Si le Ministre est curieux d'en faire cultiver dans ses potagers, j'en ferai mettre à part cette année quelques plantes pour graines et j'aurai l'honneur de lui en envoyer.

A Lyon, ce 17 février 1779. [A un collaborateur de Bertin]

Permettés, Monsieur, que sous les auspices du respectable Ministre auquel vous êtes attaché et qui est le protecteur de toute bonne œuvre, je vous consulte sur les moyens d'en faire réussir une que j'ai fort à cœur. Je sçai que vous êtes chargé spécialement de la correspondance avec la Chine et que le bureau duquel ressort l'affaire sur laquelle je veux vous consulter, n'est pas le vôtre: mais je ne vous demande que des lumières et vous pouvés certainement m'en donner.

Je désire procurer à un jeune homme de la plus grande espérance pour sa partie, l'entrée et l'entretien aux frais du roy dans notre école vétérinaire établie à Lyon. J'ignore entièrement de qui cela dépend.

Vous verres par le mémoire cy-joint appuyé par le témoignage de tous les habitans du Bourg de Couzon⁷ : 1° que ce bourg qui fournit presque toute la pierre dont est bâtie la Ville de Lyon, fait des pertes énormes en chevaux faute d'un bon élève de l'école vétérinaire ; 2° Que le jeune homme proposé et que je connois est plein d'ardeur et d'envie de s'instruire ; 3° Qu'il est fils du principal maréchal du lieu, fort honeste homme : mais pas assés instruit ; 4° Que la requeste a été présentée à M. l'Intendant de Lyon qui n'a pu accorder la demande. Mais je scai qu'on a répondu verbalement au père du jeune homme qu'il falloit s'adresser à Paris à M. Necker (je pense que cela dépend de M. Bertin) ; 5° Vous verrés enfin par cette requeste que le jeune homme se nomme Marin Coudour. Il est depuis trois mois à l'école vétérinaire de Lyon aux frais de son pauvre père qui ne peut plus fournir à la pension. Cependant le jeune Coudour a tant d'intelligence, tant d'ardeur pour l'étude et fait tant de progrès, que le Directeur de l'école (M. Flandrin) est désespéré de perdre un si bon élève.

Voudrés-vous bien, Monsieur, me rendre le service de m'apprendre quels seroient les moyens d'obtenir que ce jeune homme put continuer ses études dans l'art vétérinaire aux frais du roy, de la province, ou des écoles. Cette partie étant du département de Mr. Bertin, vous devés être à portée de me procurer les renseignements que j'ai l'honneur de vous demander. Vous me rendrés ainsi qu'à tous les villages qui m'avoisinent, un vrai service eu me mettant en état de suivre cette affaire.

La requeste que je vous adresse cy-jointe est un peu salie par les mains du maréchal : mais ce pauvre homme n'est pas en état d'en faire copier une autre. Je vous prie de la garder à part, pour servir suivant les renseignemens que vous aurés la bonté de me donner.

J'ai l'honneur d'être avec des sentimens respectueux, Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Poivre.

* * *

⁷ Commune voisine de St Romain au Mont d'Or.

Quelques mots de Madame Poivre à propos de La Fréta.⁸

Mme vve Poivre ou plutôt Mme veuve Du Pont de Nemours revient à la Fréta avec quelques amis en 1819. La toute nouvelle propriétaire Mme de Grigny est absente, mais l'ancienne maîtresse des lieux est invitée à entrer. On retient de cette visite probablement fictive quelques réflexions et impressions bien réelles.

*

Vous voyez près d'ici, sur le même coteau, ces berceaux de verdure, ces allées touffues, ces terrasses qui s'élèvent l'une sur l'autre, la maison qui la domine, voilà la Fréta.

*

Les rayons du soleil couchant se répandaient sur les coteaux enchantés qui bordent la Saône, réfléchis ça et là par les habitations parsemées à diverses hauteurs, ils brillaient en gerbes au milieu d'ombres majestueuses et des vertes touffes de feuillage.

*

Cette habitation était simple, mais élégante et commode.

*

Les habitants de ce village conservent une juste reconnaissance pour les efforts que fit notre ami afin d'adoucir pour eux ce fardeau. La commune de St Romain qui n'avait alors que 90 hommes en état de travailler, de 14 ans et au dessus, payait une contribution publique de 6.483 livres et 15 sols. Le rôle arrêté et rendu exécutoire pour l'intendant avait exigé 1.537 journées de corvées pour une année, et encore fallait-il faire deux lieues et passer une montagne pour se rendre au lieu du travail. Poivre représenta combien cette charge était excessive, combien elle contrariait les intérêts de la culture.⁹

* * *

⁸ Dans *Quatre journées à St Romain*, voir notre transcription des *Eloges lyonnais*.

⁹ *Lettre de Poivre à un intendant de Lyon sur les corvées*. Lettre aujourd'hui disparue. On notera que, calcul fait, la journée de corvée était comptée à 4 livres et 1 sol.